

Pierre-Marie Finkelstein
traducteur de l'afrikaans, du néerlandais
et de l'anglais

Entretien mené par Emmanuèle Sandron

Pierre-Marie, tout d'abord un grand merci de m'accorder cette interview, d'autant plus que je sais que tu as un emploi du temps très chargé.

Traducteur dans une institution européenne à Bruxelles, tu es aussi à la tête d'une œuvre de traducteur littéraire qui en impose de par sa qualité et son ampleur. Tu as notamment traduit de l'afrikaans plusieurs romans du merveilleux Karel Schoeman, mais aussi l'énorme *Agaat* de Marlene van Niekerk. Tu traduis également du néerlandais, notamment David Van Reybrouck.

Avant toutes choses, j'ai envie de te demander comment tu concilies ces deux activités aussi prenantes l'une que l'autre. Les traducteurs littéraires qui ont un deuxième métier, ou plutôt un premier métier, sont souvent enseignants et mettent les congés scolaires à profit pour traduire. Quand tu as passé toute la journée à traduire un rapport économique ou un discours, où trouves-tu l'énergie de te plonger dans la traduction d'un texte littéraire ? J'imagine que tu t'offres un « sas » de fiction avant le coucher, comme l'enfant qui a besoin d'une histoire avant d'aller dormir...

J'étais enseignant à Paris avant de venir vivre à Bruxelles, j'avais effectivement les congés scolaires, mais à l'époque je ne faisais pas de traduction littéraire ! À vrai dire, j'y pensais déjà, mais c'est ici que cela s'est concrétisé. J'ai commencé, pour m'exercer, par traduire un recueil de nouvelles de Jan Rabie, un auteur sud-africain de langue afrikaans, puis j'ai entendu parler du Centre européen de traduction littéraire (CETL) dirigé par Françoise Wuilmart et je

me suis inscrit dans la section néerlandais-français. J'ai eu la chance d'assister, notamment, à des ateliers animés par Alain Van Crugten et Mireille Cohendy. À l'un de ces ateliers, l'animatrice avait invité Judith Herzberg, l'un de mes auteurs de langue néerlandaise préférés avec Harry Mulisch.

Il y en a d'autres. Dans le désordre : Leo Vroman, Marcel Möring, Paul Claes, Anna Enquist (les poèmes, je n'ai pas lu ses romans), Jan Slauerhoff, Marga Minco, Lucebert, Tsjitske Jansen, Willem Frederik Hermans... et aussi Abel Herzberg, père de Judith, Paul Van Ostaïjen, dont des poèmes ont été mis en musique par le compositeur sud-africain Hubert du Plessis, Johan Brouwer, romancier et hispanisant un peu oublié aujourd'hui (parfois, lorsque je mentionne son nom aux Pays-Bas, les gens me reprennent : « Ah, vous voulez dire Jeroen Brouwers ? ») et quelques poètes frisons. Ma dernière « découverte » (les découvertes, en littérature comme en géographie, ne le sont que pour le « découvreur » : les écrivains, comme les lieux, vivent leur vie bien avant) : en mars, j'ai eu le plaisir de voir et d'écouter à Stellenbosch, près du Cap, une poétesse belge, Maud Vanhauwaert, invitée au festival de littérature « Woordfees » (sans « t » à la fin, c'est de l'afrikaans !)

Pour revenir à ta question sur mon emploi du temps : je considère qu'une journée de bureau à l'issue de laquelle je ne peux pas, le soir (fatigue, manque de temps...), traduire un poème ou quelques pages d'un roman est un peu une journée perdue. La traduction littéraire n'est pas pour moi un « métier », en ce sens que j'ai une autre activité professionnelle, mais c'est certainement une activité essentielle ! C'est une détente, une source de satisfaction, qui m'est devenue indispensable. J'emporte souvent en vacances les romans, les poèmes que je traduis. Je prends des congés sans solde pour avoir davantage de temps à y consacrer. Ton expression « sas de fiction » est assez juste. Et si je compte les histoires que je lis à ma fille le soir, j'ai même droit à deux histoires avant de dormir !

Tu connais l'anglais, le néerlandais, l'espagnol, le portugais... Quel a été ton parcours ? Comment es-tu arrivé à l'afrikaans ? Y a-t-il eu, comme dans certaines rencontres, une lente approche prudente, une

découverte progressive où tu allais d'enchantement en enchantement, ou cela a-t-il été le coup de foudre immédiat ?

À Paris, au lycée, je m'intéressais au français, à l'histoire et à la géographie, à la philo (en terminale) et beaucoup aux langues étrangères (j'en apprenais huit dans trois lycées différents, et j'en ai présenté cinq au bac). N'étant ni plus doué, ni plus travailleur que la moyenne, il me fallait trouver du temps pour faire ce que j'aimais, et les cours de maths, de physique-chimie et de sciences nat se prêtaient assez bien à l'apprentissage (discret) de nouvelles langues (le norvégien, par exemple) avec un livre sur les genoux, à condition d'assurer, pour ne pas trop se faire remarquer, le minimum syndical dans ces matières que je considérais comme du temps que l'on me volait.

Une fois le bac en poche, quand j'ai été vraiment maître de mon emploi du temps, j'ai continué en fac : langues étrangères, littérature, linguistique générale, sociolinguistique (les langues dites « minoritaires » et leur statut, ou leur absence de statut, m'ont passionné très tôt), et je dévorais les ouvrages de Louis-Jean Calvet (je continue, je suis en train de lire son nouveau livre, une histoire des langues en Méditerranée, « continent liquide »¹), Harald Haarmann, Marina Yaguello, Joshua Fishman, Francesc Vallverdú, Uriel Weinreich... ces derniers à la bibliothèque de Beaubourg. Après des études d'anglais et d'espagnol, j'ai choisi de me spécialiser en néerlandais, à Paris IV puis à Lille III. C'est par le néerlandais que je me suis intéressé à l'afrikaans, langue que j'ai commencé à apprendre tout seul, il n'y avait pas de cours à Paris, puis avec des Sud-Africains qui m'ont aidé pour la prononciation. Je suis très fier d'avoir demandé, et obtenu (c'était au début des années 80), l'acquisition d'une méthode d'afrikaans et une autre de zoulou à la médiathèque de Beaubourg. Je suis allé une première fois en Afrique du Sud pour pratiquer ce que j'avais appris, en apprendre un peu plus et voir si le pays me plairait, car j'avais déjà l'intention d'y retourner. Et deux ans plus tard, j'ai obtenu une bourse pour l'université de Stellenbosch. On était à l'époque en plein apartheid...

Quant au portugais, j'ai eu la chance, en apprenant cette langue, de

¹ *La Méditerranée, mer de nos langues* (Paris, CNRS éditions, 2016).

suivre un cours de Pires Laranjeira sur les littératures africaines de langue portugaise à l'université de Coimbra, et je m'intéresse depuis lors aux littératures angolaise et mozambicaine. J'ai quelques projets de traductions de ce côté-là aussi.

Quel en a été l'élément déclencheur ? Un auteur ? Un texte ? L'Afrique du Sud ? Ton intérêt premier avait-il quelque chose de politique, d'esthétique, de littéraire ?

Exception faite des ouvrages portant sur des sujets familiers, et dont la lecture est plus aisée quand on aborde une langue étrangère, les tout premiers textes littéraires que j'ai lus en afrikaans sont des nouvelles de Jan Rabie et un roman de Karel Schoeman, *Na die Geliefde Land*, que j'avais commencé à traduire pour m'exercer (j'ai encore chez moi le cahier aux pages jaunies), bien loin de me douter alors que, un quart de siècle plus tard, Daniel Arsand, directeur de littérature étrangère aux éditions Phébus, me proposerait de le traduire pour le publier en français sous le titre *Retour au pays bien-aimé...* Rabie, Schoeman, oui, on peut parler de coups de foudre littéraires. Côté politique, venant de France, je restais sur ma faim en regardant les journaux télévisés ou en lisant la presse sud-africaine. Quand il y a eu des émeutes dans les banlieues autour du Cap, j'ai pris le train et j'y suis allé, j'ai parlé avec les gens dans la rue, dans les magasins, je voulais savoir ce que la censure nous cachait... Je m'y suis fait des amitiés qui ont duré tout le temps de mon séjour, un peu plus longtemps pour certaines. Les gens que j'ai rencontrés étaient extrêmement accueillants, étonnés de voir un Blanc, mais un peu déçus tout de même d'apprendre que j'étais étranger : « Bien sûr, un Sud-Africain ne serait jamais venu nous voir... »

Y a-t-il eu une raison plus personnelle et que tu n'aurais découverte qu'*a posteriori* ? Je pense par exemple à un parent qui aurait vécu en Afrique, ou à quelque chose, dans l'histoire de l'Afrique du Sud ou du développement de l'afrikaans, qui trouverait des échos en toi...

Je suis né en Afrique, au Sénégal, à Dakar, où ma mère était libraire. Rentrée à Paris, elle m'a élevé seule, travaillait beaucoup, et a cher-

ché pour moi une école protestante – issue d’une famille d’origine juive russe, mais qu’elle n’a presque pas connue, elle est devenue protestante à l’adolescence. J’ai donc fait une partie de ma scolarité à l’Institution Théodore de Bèze, à Paron, près de Sens, dans l’Yonne, une région où se sont installés beaucoup de familles d’agriculteurs néerlandais après la guerre. L’encadrement de l’internat – directrice, monitrices, pasteur –, une bonne partie des élèves, presque tout le monde était néerlandais – sauf les institutrices bien sûr. Je n’y ai pas appris la langue – le programme était celui de l’Éducation nationale française –, mais je l’entendais au quotidien. Et le dimanche matin, il y avait les cultes en néerlandais, à l’école ou au temple, à Sens, langue à laquelle je ne comprenais rien, mais dont je m’imprégnais des sonorités. Les trois ans que j’y ai passés m’ont durablement marqué – en bien – et ont sans aucun doute déterminé le côté affectif de mon rapport à cette langue. Afrique, protestantisme, néerlandais : la synthèse de tout cela, ce ne pouvait être que l’Afrique du Sud... et l’afrikaans ! Cela étant dit, j’ai aussi appris d’autres langues pour lesquelles il n’y avait pas tous ces « points de rencontre » personnels !

J’ai eu le bonheur d’assister à l’atelier d’afrikaans que tu as animé il y a une dizaine d’années aux Assises de la traduction littéraire à Arles. J’avais été très intriguée par cette langue jeune qui s’est peu à peu émancipée du néerlandais...

L’atelier, c’était en 2006. Il n’y en a pas trace dans les actes des Assises parce que je n’ai jamais envoyé le compte rendu. Je m’en faisais tout un monde, je pensais que je n’avais rien à dire d’intéressant. Un peu comme aujourd’hui, pour répondre à tes questions pour cet entretien, j’y ai mis le temps avant d’oser... ce qui ne veut pas dire que je sois convaincu du résultat.

Y a-t-il, comme pour certaines autres langues, d’importantes variantes lexicales et grammaticales selon les régions d’Afrique du Sud ?

Oui. Le pays est immense (l’Afrique du Sud est aussi grande que la France, l’Allemagne, l’Italie et la Belgique réunies). Il y a entre 6 et 7 millions de Sud-Africains et de Namubiens de toutes couleurs de peau,

de toutes origines et de toutes religions, qui parlent l'afrikaans comme langue maternelle, et autant comme deuxième, troisième ou x-ième langue. Le multilinguisme est très courant dans ces deux pays, comme dans beaucoup de pays d'Afrique d'ailleurs, même si c'est moins vrai chez les Blancs que chez les Noirs, et encore moins chez les Blancs anglophones, champions toutes catégories du monolinguisme.

L'afrikaans du nord (la région de Pretoria, de Johannesburg) est différent de celui du Karoo ou de celui du Cap. Pendant longtemps, seule la langue standard, forgée par les Blancs au XIX^e siècle, a eu droit de cité, mais il existe d'autres variantes de l'afrikaans parlées par des millions de gens, notamment au Cap, et qui sont de plus en plus représentées dans tous les genres littéraires (poésie, roman, théâtre, chroniques dans les journaux et les blogs...). Je pense notamment à un poète comme Nathan Trantraal, né en 1983, dont je viens d'achever la traduction du premier recueil intitulé *Chokers en Survivors* (titre français : *Vache enragée*), qui vient d'obtenir le prestigieux prix de poésie Ingrid-Jonker (y a-t-il un éditeur dans la salle ?).

Lors de cet atelier historique, tu préparais un dictionnaire d'afrikaans. Où en es-tu de ce beau projet ? Peux-tu nous en dire plus ? Te vois-tu comme un passeur non seulement d'une littérature, mais aussi d'une langue ?

La lexicographie est une autre de mes passions. Le seul dictionnaire bilingue afrikaans-français existant, publié en 1950 au format de poche, est épuisé depuis longtemps. Je travaille à la rédaction d'un nouveau dictionnaire bilingue depuis une dizaine d'années, à mes moments perdus, lesquels ne sont pas nombreux. J'en suis à la lettre K, l'une des plus fournies du lexique afrikaans. Je me base sur le corpus de dictionnaires unilingues afrikaans tels que le *Woordeboek van die Afrikaanse Taal* (14 volumes parus depuis le début du projet en 1926, le dernier tome étant une partie de la lettre S), le grand dictionnaire bilingue afrikaans-anglais des éditions Pharos, auxquels j'ajoute néologismes, termes techniques, argot, etc.

Comment se vit ta passion pour l'afrikaans et l'Afrique du Sud et comment la concilies-tu avec ton travail au Comité économique et social ? Vas-tu souvent à des colloques et autres manifestations cultu-

relles ? Te rends-tu régulièrement en Afrique du Sud pour rester au contact de la langue, ou les livres, désormais, te suffisent-ils ?

Traduire et travailler à ce dictionnaire sont clairement des moyens pour moi d'être plus souvent en contact avec l'Afrique du Sud (et avec la Namibie) que je n'y suis physiquement présent par les voyages. J'y retourne en moyenne tous les deux ans, ma femme et ma fille de 11 ans ayant bien voulu partager mon enthousiasme pour cette région du monde – dans le cas de ma fille, les animaux n'y sont pas pour rien. Ma femme parle néerlandais et comprend sans difficulté les conversations en afrikaans – même si les histoires des langues sont différentes, le degré d'intercompréhension entre l'afrikaans et le néerlandais est semblable à celui qui existe entre l'espagnol et le portugais, ou entre les trois langues scandinaves continentales.

J'ai découvert ton travail avec tes traductions de Karel Schoeman chez Phébus, que j'ai eu grand plaisir à retrouver de roman en roman. Cela a-t-il été ta première expérience de traduction littéraire ? Qu'aimes-tu chez cet auteur ?

Karel Schoeman est depuis le début – et reste – mon auteur favori. En France, ses livres rencontrent un succès modeste (ce ne sont pas des best-sellers !) mais constant. L'attribution du Prix du Meilleur livre étranger à *Cette vie*, en 2009, a contribué à renforcer l'intérêt pour cet écrivain. Récemment, le magazine *Transfuges* a publié un grand entretien avec lui (<http://www.transfuge.fr/le-grand-entretien-siri-hustvedt-et-karel-schoeman,343.html>). Un sixième titre, *L'Heure de l'ange*, paraîtra chez Phébus/Libella en 2018.

Il me semble que la traduction d'*Agaat*, livre énorme tant par sa taille que par son sujet, marque une étape dans ta carrière de traducteur, qui se concrétise aussi par ton arrivée chez Gallimard. En quoi ce livre est-il important dans la littérature sud-africaine ? Et, avec le recul, quelle a été son importance dans ton œuvre en construction ?

Il m'a fallu trois ans et demi pour le traduire (je travaille à temps plein, *Agaat* venait le soir), c'est certainement le plus grand défi que

j'aie accepté jusqu'ici. C'est bien évidemment une expérience de traduction passionnante, étant donné la polyphonie des voix, des registres de langue, du vocabulaire, mais une expérience impossible à résumer en quelques mots, entre deux questions.

Tu as également traduit *Le Fléau* de David Van Reybrouck pour Actes Sud. Comment faut-il comprendre ce retour au néerlandais ? Est-ce une volonté de te diversifier, le fruit du hasard, la marque d'une friolosite des éditeurs par rapport à la littérature afrikaans ?

Rien de tout cela. J'ai traduit *Le Fléau* parce que ce livre traite de l'Afrique du Sud, et m'intéressait à ce titre. C'est une enquête passionnante qui porte à la fois sur Eugène Marais, un écrivain sud-africain, sur la question du plagiat de cet auteur par Maurice Maeterlinck, prix Nobel de littérature en 1911, et sur l'expérience de Van Reybrouck lui-même découvrant ce pays. J'ai aussi traduit pour Actes Sud un autre essai sur l'Afrique du Sud intitulé *La Bouche pleine de verre*, de l'écrivain néerlandais Henk van Woerden. Dans les deux cas, c'est leur rapport à l'Afrique du Sud, et l'intérêt que je leur porte en tant que lecteur, qui m'a conduit à traduire ces ouvrages. Il est plus difficile de faire publier la poésie. Aux Pays-Bas, compte tenu des liens historiques entre les deux pays et de la proximité des deux langues, l'intérêt pour l'afrikaans est plus grand.

Je crois savoir que tu as plusieurs traductions en recherche d'un éditeur. Comment travailles-tu ? Es-tu constamment à la recherche d'auteurs (ou de textes) à traduire que tu proposes à des éditeurs ? Ou l'inverse t'arrive-t-il aussi, des éditeurs qui viennent à toi et te font découvrir des textes ? Le traducteur d'une langue rare est-il forcément un « scout », quelqu'un qui attire l'attention des éditeurs sur les livres importants publiés dans le domaine linguistique qu'il connaît ?

Souvent, mes traductions partent d'une réaction de lecteur, de moi en tant que lecteur. Je lis un livre, et parfois même avant de l'avoir terminé, l'enthousiasme est tel que je contacte un éditeur français. C'est notamment ce qui est arrivé avec *Fruit amer*, de l'auteur sud-africain Achmat Dangor, qui écrit, lui, en anglais, et que j'ai traduit

grâce à Marie-Pierre Bay pour le Mercure de France. C'est aussi le cas pour la poésie : Ronelda Kamfer, Nathan Trantraal, Peter Snyders, Marius Crous... dont j'ai eu l'occasion de publier des poèmes dans des revues et que j'aimerais désormais publier sous forme de recueil, de préférence bilingue. Je suis allé dans ce but en juin au Marché de la poésie, à Paris, afin de prendre des contacts. Je viens aussi de terminer la traduction d'un recueil d'Alfred Schaffer, l'une des voix les plus importantes de la poésie néerlandaise contemporaine. Il vit en Afrique du Sud où il enseigne la littérature néerlandaise à l'université. Son dernier recueil s'inspire de la vie de l'empereur zoulou Chaka. Encore et toujours l'Afrique du Sud...

Qu'est-ce que cela implique pour toi, d'être traducteur d'une langue rare ? Y vois-tu une sorte de militantisme, ou une façon d'exprimer ta singularité, ou autre chose ?

Je n'aime pas trop cette expression de « langue rare »... ça fait un peu « oiseau rare », jardin zoologique. « Militantisme » est un mot fort, mais volonté de faire connaître une langue, une littérature, de partager mes lectures par la traduction, oui, sûrement.

Vers quoi avances-tu ? Quels sont tes projets ? Où te vois-tu dans dix ans ?

Dans dix ans ? Euh, je ne sais pas. Mes projets, dans l'immédiat ? Demain matin, je pars en Roumanie pour un cours d'un mois à l'université de Cluj, j'apprends le roumain depuis trois ans. Une langue qui me sert au quotidien dans mon travail, dans « la vraie vie ».

Toi qui consacres ton temps à l'écriture des autres, as-tu jamais été tenté par une écriture personnelle ? Un grand roman sud-africain, peut-être ?

Si je suis tenté par une écriture personnelle ? Oui, mais quand trouver le temps ? Un « grand roman », certainement pas, je n'ai pas cette prétention, mais un petit, pourquoi pas ? Un roman sud-africain ? Non plus. Ce pays est trop proche de moi pour cela. S'il m'ar-

rive de penser à quelque chose de ce genre le matin en me rasant, c'est plutôt à un roman dont l'action se situerait en Italie et en Éthiopie, dans les années 1930. Peut-être dans dix ans.

Bibliographie sélective

Karel Schoeman, *Cette vie* (2009) ; *Retour au pays bien-aimé* (2006) ; *La Saison des adieux* (2004) ; *Des voix parmi les ombres* (2014), le tout chez Phébus, Paris.

Marlene van Niekerk, *Agaat*, Paris, Gallimard, 2014.

David van Reybrouck, *Le Fléau*, Arles, Actes Sud, 2008.

Henk van Woerden, *La Bouche pleine de verre*, Arles, Actes Sud, 2004.

Achmat Dangor, *Fruit amer*, Paris, Mercure de France, 2004.

Ronelda Kamfer, *Chaque jour sans tomber* (poèmes), Maison de la Poésie de Nantes, Chantiers navals, 2013.

Ingrid Winterbach, *Au café du Rendez-vous*, Paris, Phébus, 2015.